

SÉANCE DE NUIT A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

EXCELSIOR

Huitième année. — № 2.394. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
5
JUIN
1917

RÉDACTION: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION: 88, av. des Champs-Elysées
Téléphone: Wagram 57.44 et 57.45
Adressé télégraphique: EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS:
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ: 11, 1^{er} des Italiens. — Tél. Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

SUR LE FRONT RUSSE : EXTRÉMISTES ET INTERVENTIONNISTES



LE DRAPEAU NOIR DES RÉVOLUTIONNAIRES EXTRÉMISTES ET PACIFISTES HISSE SUR UN POINT DU FRONT OU LES COMBATS ÉTAIENT SUSPENDUS



LE DRAPEAU ROUGE DES RÉVOLUTIONNAIRES INTERVENTIONNISTES RECLAMANT, SUR UN AUTRE POINT DU FRONT, « LA GUERRE JUSQU'A LA VICTOIRE »
L'apaisement que l'on avait espéré à la suite de la tourmente qui balaya l'ancien régime ne semble pas encore près de se faire en Russie. En certains points du front où le canon ne tonne plus, les soldats n'ont pas craint de fraterniser avec les Allemands et les Autrichiens. Ailleurs, au contraire, ils comprennent que la paix bienfaisante ne peut naître que de la victoire. On lit ici, sur la large banderole tenue par des combattants: « Vive la république démocratique! Vivent le peuple et la Russie libres! La guerre jusqu'à la victoire! »

UN DES GRANDS DOCUMENTS DE L'HISTOIRE

LES BUTS DE GUERRE DE LA FRANCE

Après trois jours de débat en comité secret, la Chambre, réunie hier soir en séance publique, a voté, dans un état unanime, l'ordre du jour ci-dessous, proposé par MM. Charles Dumont, Klotz et un certain nombre de leurs collègues.

Le texte qu'on va lire constitue le programme de nos buts de guerre, proclamés nettement, hautement, dont nulle équivoque ne peut surgir, ni pour nos alliés, ni pour l'ennemi :

La Chambre des députés, expression directe de la souveraineté du Peuple français, adresse à la démocratie russe et aux autres démocraties alliées son salut.

Contresignant la protestation unanime qu'en 1871 firent entendre, à l'Assemblée Nationale, les représentants de l'Alsace-Lorraine, malgré elle arrachée à la France, elle déclare attendre de la guerre qui a été imposée à l'Europe par l'agression de l'Allemagne impérialiste, avec la libération des territoires envahis, le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère-patrie, et la juste réparation du dommage.

Eloignée de toute pensée de conquête et d'asservissement des populations étrangères, elle compte que l'effort des armées de la République et des armées alliées permettra, le militarisme prussien abattu, d'obtenir des garanties durables de paix et d'indépendance pour les peuples grands et petits, dans une organisation dès maintenant préparée de la société des nations.

Confiant dans le gouvernement pour assurer ces résultats par l'action coordonnée, militaire et diplomatique, des Alliés, elle repousse toute addition et passe à l'ordre du jour.

(Voir en Dernière Heure le compte rendu de la séance.)

LES ILLUSIONS ET LES EXIGENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE

Ce que le "Soviet" attend d'une conférence socialiste internationale.

PETROGRAD, 4 juin. — Le Conseil des délégués des ouvriers et soldats adresse un appel en faveur de la paix « sans annexions ni contributions, basée sur le droit des nations de disposer d'elles-mêmes ».

Il rappelle que le premier gouvernement provisoire fut « contraint » d'adopter ce programme et que le deuxième gouvernement provisoire fut « contraint » d'en faire le premier point de sa déclaration.

Le manifeste se termine ainsi :

« Le conseil des délégués des ouvriers et soldats considère que la cessation de la guerre et l'établissement de la paix internationale exigée par les intérêts communs des masses ouvrières et de toute l'humanité et de la démocratie socialiste ne peuvent s'obtenir que par les efforts internationaux unis des partis et des syndicats ouvriers des pays belligérants et neutres pour une lutte énergique et tenace contre le massacre universel. »

Le premier pas nécessaire et décisif pour l'organisation d'un tel mouvement international est la convocation d'une conférence internationale, dont la tâche principale doit être l'entente entre les représentants du prolétariat socialiste, dont en ce qui concerne la liquidation de la politique d'union sacrée avec les gouvernements et les classes impérialistes qui excluent toute lutte pour la paix, qu'en ce qui concerne les moyens de cette lutte.

L'entente internationale pour la liquidation de cette politique est en général la première nécessaire pour organiser cette lutte sur une base large et internationale.

La convocation d'une conférence est aussi dictée impérativement par les intérêts vitaux communs du prolétariat et de tous les peuples.

Les partis et les organisations des classes ouvrières qui partagent ces opinions et sont prêts à unir leurs efforts pour les réaliser sont invités par le conseil des délégués des ouvriers et soldats à participer à la conférence par lui convokée.

Le conseil des délégués exprime sa ferme conviction que tous les partis et toutes les organisations qui acceptent cette invitation accepteront aussi l'obligation inflexible d'appliquer à toutes les décisions de cette conférence.

Le conseil des délégués des ouvriers et soldats choisit Stockholm comme lieu de la conférence et fixe l'époque de sa convocation entre le 28 juin et le 7 juillet. »

Le coup d'État de Cronstadt

PETROGRAD, 4 juin. — Le ministre de l'Agriculture, M. Tchernof, et le ministre des Postes et Télégraphes, M. Tseretelli, se ren-

“L'impartialité” du délégué hollandais à la conférence de Stockholm



M. TRELSTRA

Leader socialiste hollandais, il est un des principaux organisateurs de la conférence de Stockholm ; il vient de faire à un journaliste hollandais des déclarations trop édifiantes pour ne pas les citer. « Je n'ai pas voulu — a-t-il dit — me laisser entraîner dans un mouvement hostile à l'Allemagne, parce que, si un fait est bien certain, c'est qu'à l'avenir la Hollande, ne fût-ce qu'en raison de sa situation géographique, demeurera le pays indiqué pour entretenir de fortes relations avec l'Allemagne. »

LECONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats

Les minoritaires anglais se font siffler par la foule

LEEDS, 4 juin. — Une foule considérable était assemblée dimanche devant le Colisée de Leeds où se tenait le congrès des minoritaires socialistes anglais. Lorsque les délégués, reconnaissables à une rosette rouge, commencèrent à arriver, ils furent vigoureusement sifflés par la foule qui, à diverses reprises, tenta de pénétrer de force dans le Colisée.

La police l'en empêcha difficilement. Certains délégués qui étaient d'âge militaire furent en butte aux râteliers de la foule qui criait : « Pourquoi ne vous engagez-vous pas ? Nos fils combattent-ils et meurent-ils pour des gaillards de votre espèce ? »

Après avoir longuement parlé à la décider à se disperser sans qu'il y eût d'autres incidents,

Le Times fait remarquer que ce congrès a été convoqué par « certaines sociétés socialistes ni bien importantes, ni bien puissantes, qui ne représentent qu'elles-mêmes ».

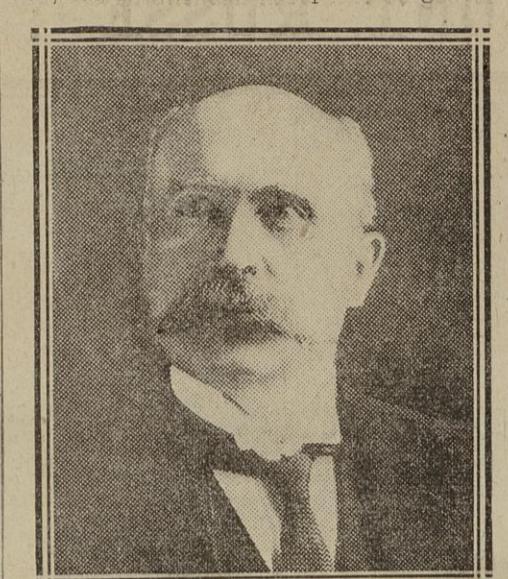
« Elles sont libres, dit le journal, de féliciter les délégués russes, mais encore est-il bon que ceux-ci sachent à qui ils ont affaire. Les organisateurs du congrès ne représentent nullement la grande masse des travailleurs anglais, et depuis le commencement de la guerre, ils sont sans contact avec le peuple, et plusieurs fois ils sont entrés en conflit violent avec lui.

Si les minoritaires avaient été écoutés au commencement de la guerre, la France et la Belgique eussent été abandonnées à la merci des Allemands, et les Slaves méridionaux à la merci de l'Autriche. Les puissances centrales seraient maintenant malades en Europe et il n'y aurait pas eu de révolution russe. »

**M. NOULENS
AMBASSADEUR
A PETROGRAD**

La nomination de M. Noulens comme ambassadeur de France à Petrograd est officielle depuis hier soir.

La nouvelle était connue dans les milieux politiques, voici plusieurs jours : la censure s'était jusqu'à présent opposée à sa publication, car on attendait la réponse du gouvernement.



M. NOULENS

(Phot. Henri Manuel.)

nement russe à la proposition qui lui avait été faite. Cette réponse est arrivée hier : le gouvernement russe accepte avec empressement la nomination de M. Noulens.

Celui-ci, qui est âgé de 53 ans, représente à la Chambre l'arrondissement de Mirande (Gers). Il appartient au groupe radical et radical-socialiste.

M. Noulens a fait partie à trois reprises des conseils du gouvernement : d'abord comme sous-secrétaire d'Etat à la guerre (novembre 1910-février 1911) ; puis comme ministre de la Guerre du cabinet Doumergue (décembre 1913-juin 1914) et enfin comme ministre des Finances du cabinet Viviani (13 juin-25 août 1914). Il a siégé en outre dans de nombreuses commissions, notamment dans celles du budget, dont il fut rapporteur, et des affaires étrangères. Il succéda à M. Maginot comme président de la commission de l'armée de la Chambre.

Ajoutons encore que M. Noulens est avocat et maître des requêtes honoraire au Conseil d'Etat.

L'« as » britannique Ball a trouvé une mort glorieuse

LONDRES, 4 juin. — C'est hier que les parents du capitaine aviateur Albert Ball, l'« as » britannique, disparu le 7 mai et qu'on croyait prisonnier, ont été informés officiellement que cet officier a été tué et qu'il est enseveli près de Lille.

La famille du capitaine Ball a appris en même temps que le gouvernement français lui avait conféré la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Le capitaine Ball était âgé de 21 ans.

Le paquebot « Yarra » coulé en Méditerranée

Le Yarra, des Messageries maritimes, a été torpillé et coulé le 29 mai dans la Méditerranée orientale.

Il y avait à bord 690 personnes ; 36 hommes disparurent. Les victimes appartenant à l'équipage sont 8 chauffeurs arabes.

Les passagers disparus sont des indigènes malgaches au sujet desquels les renseignements pourront être demandés à la direction des troupes coloniales au ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain.

C'EST LA RÉVOLUTION EN CHINE

Un gouvernement provisoire se constitue à Shanghai



LES QUAISS DE SHANGHAI

On mardi de Shanghai, 2 juin, au Morning Post :

« Deux nouvelles provinces ont obtenu leur indépendance ; six ont décidé de soutenir le gouvernement.

Le commissaire militaire de Shanghai s'est rallié au parti démocrate Kuo-Min-Tang de Shanghai, contre qui tout le mouvement est dirigé.

« Au cas où les hostilités éclateraient, la lutte se concentrera dans la possession de l'Arsenal.

**LES COMBATS
SUR LES FRONTS
OCCIDENTAUX**

Le sanglant échec que les Allemands viennent de subir au plateau de Caliornie n'a laissé qu'une trace insaisissable dans leurs dépêches officielles, qui traitent l'événement de « puissante reconnaissance ». Puissante en effet, et même colossale, puisqu'elle était menée par des régiments empruntés à deux divisions. Comment d'ailleurs confondre avec une reconnaissance, qui a pour mission expresse de se refier après avoir fait ses observations, ces assauts réitérés, en formation si dense que les hommes se touchaient du coude, et qui n'ont cédé qu'à la puissance de nos feux et à la vigueur de notre résistance ? Mais nos ennemis n'y regardent pas de si près, quand il s'agit de tromper leur opinion publique.

La lutte s'est apaisée aujourd'hui dans cette région. Les Allemands n'ont été capables que de lancer une contre-attaque de faible étendue au nord-ouest de la ferme Froidmont, vers l'Epine de Chevregny.

Sur le front britannique, les combats engagés hier au sud de la Souchez se sont arrêtés, non faute de combattants, ni de munitions, mais parce qu'il n'entrait pas dans l'intention de nos alliés de pousser à fond leur offensive de ce côté. Nous devons nous borner à cette indication pour aujourd'hui. La lutte d'artillerie augmente de violence en plusieurs secteurs, dont quelques-uns étaient depuis longtemps calmes.

Les Autrichiens ont bombardé violen-tements les positions conquises par les Italiens sur le Carso, depuis Verlobizza jusqu'à la mer, mais ils n'ont tenté qu'une contre-attaque vers le mont San Marco, au sud-est de Gorizia. Après avoir pris pied un instant dans une tranchée avancée, ils en ont été complètement rejetés par un brillant retour offensif de nos alliés, qui leur ont fait 82 prisonniers.

Jean VILLARS.

**L'ARMÉE ROUMAINE
SE RÉORGANISE**

PETROGRAD, 4 juin. — M. Albert Thomas, de retour du front roumain, s'est exprimé en termes très chaleureux au sujet de l'armée roumaine.

Il a fait part de ses sentiments en disant : « Le spectacle de l'armée roumaine réorganisée est impressionnant. »

LONDRES, 4 juin. — Le Times publie la dépêche suivante de son correspondant auprès de l'armée roumaine :

« J'ai visité différents secteurs derrière le front où la nouvelle armée a été réorganisée et j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle des troupes si éprouvées ont été reconstruites. Les unités que j'ai visitées sont parfaitement entraînées, mais ce qui est encore plus parlant c'est l'esprit de confiance qui anime les soldats. Ils désirent tous être envoyés le plus tôt possible sur le front pour combattre l'ennemi. »

Beaucoup de soldats qui, en raison des blessures reçues au cours de la campagne d'automne, étaient affectés au service derrière le front, ont demandé en récompense de leur courage, à être envoyés en avant avec les nouvelles troupes.

« L'ennemi aura à faire face à une nouvelle armée, magnifiquement équipée et aguerrie et imbue d'une haine profonde pour les envahisseurs de ses foyers. »

PAGE 5 :

**AU TEMPS DU TSARISME
SOUVENIRS
d'une Ambassadrice**

**LES ESPIONS ALLEMANDS
EN NORVÉGE**

LONDRES, 4 juin. — On mandate de Christiania à Reuter que les Folke's Avis donnent des détails sur les agissements des espions allemands à Bergen.

Le docteur Filchner, qui se livre jadis à des explorations polaires, installa l'hiver dernier une agence de nouvelles à Bergen pour le compte de plusieurs journaux allemands, mais jamais il ne paraissait de nouvelles venant de lui.

Sa tâche était de centraliser l'activité des espions allemands. Le loyer de ce bureau était payé par l'un des hommes actuellement détenus en prévention pour espionnage.

« Les espions allemands, dit le journal, se font siffler par la foule

» Cependant, un compromis est possible, le président ayant adressé un télégramme conciliant dans les diverses provinces. »

Une autre dépêche de Shanghai nous apprend que les militaires ont formé un gouvernement provisoire ainsi composé :

Hau-Shih-Tchang, dictateur :

Wang-Shih-Chen, actuellement président du conseil intermédiaire, président du conseil ;

Tsoo-Choulin, ministre des affaires étrangères ;

Tuan-Tchi-Kouei, ministre de la guerre.

Deux usines sautent à Aubervilliers

PAS DE VICTIMES

Hier, à l'aube, vers quatre heures, les habitants d'Aubervilliers, des communes voisines et des quartiers parisiens du nord-est étaient réveillés par le fracas d'une formidable explosion.

Quelques minutes après, deux détonations retentissaient, moins violentes que la précédente.

Deux usines venaient de sauter à Aubervilliers, 83, rue Saint-Denis.

La première explosion s'était produite à l'usine Charnier-Pinet, fabrique d'artifices, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

L'enquête ouverte par les autorités pour rechercher les causes de ces explosions démeure jusqu'à maintenant sans résultat.

LES GRÈVES PARISIENNES

LA DETENTE S'ACCENTUE

Peu à peu les derniers conflits s'apaisent, tandis que d'autres — moins importants — éclatent, qu'on s'efforce de résoudre aussi rapidement que possible.

Les pourparlers continuent dans la passerie, chez les cordonniers-réparateurs, dans la sellerie, l'élémentation, la draperie, la papeterie. L'accord est complet à la Société générale de l'électricité d'Ivry. Les blanchisseuses obtiennent sans doute satisfaction ce matin. La chambre syndicale typographique parisienne vient de signer un accord avec la chambre patronale qui a accepté la majoration des salaires des types et des correcteurs.

GRÉVISTES CONDAMNÉS

Deux militaires, Adolphe Brisson, du 11^e d'artillerie, et Auguste Métayet, du 341^e d'infanterie, arrêtés du cours des grèves, étaient poursuivis, hier, devant le 2^e conseil de guerre.

Brisson, qui s'était mis à la tête des grévistes, boulevard de la Chapelle, a été condamné à trois ans de prison.

Métayet, pour avoir tenu des propos séditieux dans le métro et fait l'apologie de la grève, s'est vu infliger un mois d'emprisonnement et 200 francs d'amende.

D'autre part, le tribunal correctionnel a prononcé contre des grévistes les peines suivantes :

Quatre mois de prison à l'ouvrerie Victorine Pigel ; trois mois au Suisse Charles Leschot ; un mois à Théodore Didier et Fernand Noblet ; vingt jours de la même peine à l'horloger Louis Depuch.

Une rixe à la porte de Saint-Ouen

On nous communique la note suivante : Une rixe a éclaté hier soir, dans un bar, près de la porte de Saint-Ouen, entre consommateurs et soldats annamites.

Dans la bagarre qui a suivi, quelques civils et quelques Annamites ont été blessés, dont un grièvement.

L'ordre a été rapidement rétabli.

Doit-on « décaler » l'heure des repas ?

Nos lecteurs connaissent la question du « décalage » de l'heure des repas, à laquelle nous avons consacré une enquête minutieuse. Doit-on travailler de neuf heures du matin à cinq heures de l'après-midi sans interruption, en faisant un repas à huit heures du matin et un autre vers six heures du soir ?

On a parlé de cette réforme, hier, à l'Académie des sciences, mais ce fut pour la combattre. M. Amar, professeur au Conservatoire des arts et métiers, l'intermédiaire du professeur Dastre, nous a appris, en effet, que loin d'être fauchées, nos coutumes alimentaires sont, au contraire, excellentes.

La vérité est de faire, à midi et à vingt heures, deux repas substantiels.

Midi et vingt heures sont les heures, par excellence, des repas, parce qu'elles sont celles correspondant à des minima d'énergie, à des instants où l'activité musculaire cesse, à peu près complètement, circonstance particulièrement favorable au travail digestif. Une seule précaution est à prendre, cependant, celle d'intercaler entre le début des repas et la reprise du travail un laps d'une heure et demie environ.

ECONOMISONS L'EAU !

Une note de la préfecture de police invite les Parisiens à ménager leur consommation d'eau et à faciliter par cela même, à la Ville, une économie de combustible dont il est inutile de souligner la nécessité.

L'eau distribuée à Paris est, en effet, en grande partie élevée par des machines dont le fonctionnement exige une grande quantité de charbon, et les stocks ont subi une telle diminution qu'il y a lieu de se préoccuper de ne pas les épuiser. Le débit des compteurs va être, au reste, surveillé.

Réduisons donc notre consommation d'eau au strict nécessaire... si nous voulons éviter le rationnement.

VITTEL
Saison 1917
STATION DES ARTHRITIQUES

5 HEURES
DU MATIN

DERNIÈRE HEURE 5 HEURES
DU MATIN

APRÈS LE COMITÉ SECRET

LA SÉANCE DE LA CHAMBRE

Le vote de l'ordre du jour : 453 voix contre 55

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement, a été débattu, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenlement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. (Applaudissements très vifs sur les bancs socialistes.)

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement, a été débattu, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenlement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. (Applaudissements très vifs sur les bancs socialistes.)

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement, a été débattu, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenlement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. (Applaudissements très vifs sur les bancs socialistes.)

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement, a été débattu, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenlement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. (Applaudissements très vifs sur les bancs socialistes.)

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre politique extérieure et nos buts de guerre, à l'occasion de l'interpellation sur les intentions du gouvernement, a été débattu, qui existait depuis longtemps ; la seconde, qui n'était construite que depuis deux ans et qui, d'ailleurs, n'est qu'en partie détruite, appartenait à MM. Faure et Lévy.

Disons tout de suite que l'on n'a heureusement aucune mort à déplorer. Trois ou quatre personnes seulement ont été blessées par des éclats de verre.

En outre, le sous-brigadier Roy, de la police d'Aubervilliers, en s'empêtrant à éteindre l'incendie que les explosions avaient provoqué, a subi quelques brûlures, mais son état n'inspire aucune inquiétude.

Les dégâts matériels, par contre, sont importants : on les évalue à 700 000 francs.

A la première alerte, les pompiers d'Aubervilliers, de Saint-Denis, de la Courneuve, de Pantin s'empressent vers le lieu du sinistre, où des détachements de sapeurs, accourus de Paris, sous les ordres du colonel Cordier, en même temps que M. Lautren, préfet de police, ne tarderont pas à rejoindre leurs efforts aux leurs.

Voici le récit que nous a fait du sinistre la femme du maraîcher Josse, dont la maison est contiguë à l'usine Charnier, et qui a miraculeusement échappé à la mort :

— Il était quatre heures moins dix environ, lorsque nous fûmes violenlement secoués par une formidable détonation. Nous n'avions pas encore eu le temps de nous rendre compte de ce qui venait de se produire, qu'une deuxième, puis une troisième explosion retentissaient à leur tour. Une gerbe de flammes, de plusieurs centaines de mètres de hauteur, communiqua instantanément le feu à notre maison, ainsi qu'à celle de notre voisin, M. Julien Mager. Celui-ci, fort heureusement, put se dégager aussitôt et réussit, au péril de sa vie, à nous arracher aux flammes, ma sœur, mes trois enfants et moi.

On était sous cette impression quand, un peu après six heures et demie du soir, on annonça la suspension du débat et sa reprise en comité secret à huit heures et demie pour l'examen des ordres du jour. (Applaudissements très vifs sur les bancs socialistes.)

Le grand débat engagé vendredi en comité secret, sur notre

LES COURS

— De Copenhague, on annonce que S. M. le roi Christian X partira demain pour rendre visite à son frère, le roi Haakon VII de Norvège, à Christiania. Le roi de Danemark sera de retour à la fin de la semaine.

CERCLES

— Les membres de la Société artistique des amateurs ont assisté, samedi, à une conférence sur "la Situation intérieure de l'Allemagne", par M. Germain Bapst, historien érudit, qui a remporté auprès de son auditoire le plus légitime succès. Remarqué : les généraux Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur, Jamont, Duchesne, des Garet, Balfourier, de Lacroix, Lefort, Cret, Delor, Espinasse, Delanne, Bapst, Gamelin, de Noue, Bizot, Pouleau, etc., etc.

INFORMATIONS

— La princesse de Ligne et la marquise de Blacas sont de retour à Paris, venant de Barritz.

NAISSANCES

— Mme Henri Rigaud vient de donner le jour à un fils : Mario.

DEUILS

— Une messe de *Requiem*, pour le repos d'âme de M. Philippe de Bourbon, chef militaire au 20^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, proposé pour la médaille militaire, a été célébrée, hier matin, à onze heures, en l'église Saint-Honoré-d'Eylau.

Le deuil était représenté par : le comte Georges de Bourbon, père du glorieux défunt ; le brigadier Henri de Bourbon, engagé volontaire à dix-sept ans, et M. René de Bourbon, ses frères ; le comte de Bourbon-Lignières et le capitaine du Bouëxic, ses oncles, en l'absence de ses autres oncles, le baron Séguier et le comte Aimery de La Rocheboucaud, et de son beau-frère, le comte Roger de Gontaut-Biron, lieutenant du 20^e dragons, blessé, retenu ; le capitaine de Kersaint, le comte Georges de Chabannes, le maréchal des logis du Bouëxic, le comte de Sèze, ses cousins. Du côté des dames : la comtesse Georges de Bourbon, sa mère ; la comtesse Roger de Gontaut-Biron et Miles de Bourbon, ses sœurs ; la comtesse de Bourbon-Lignières, la baronne Séguier, Mlle Anne de Bourbon, les comtesses Jacques et Stanislas de Gontaut-Biron, la marquise de Chabannes, Mlle du Bouëxic, la comtesse de Bourbon-Busset, la comtesse de Mailly-Chalon, ses tantes ; la comtesse Georges d'Harcourt, Miles Séguier, la marquise de Chabannes, née Béthune, la comtesse Georges de Chabannes, la comtesse de Sèze, la comtesse François de Bourbon-Busset, Miles Sophie et Marie de Bourbon, ses cousines.

S. A. R. Mgr le comte d'Eu avait pris place aux côtés de la famille.

Nous apprenons la mort :

De M. Auguste Georges, premier président de la Cour d'appel de Nancy, officier de la Légion d'honneur, décédé âgé de soixante-dix ans ;

De Mme Emile Guichenné, née de Luppé, femme de l'avocat à la Cour d'appel, qui a succombé à l'âge.

BIENFAISANCE

— Une matinée de bienfaisance sera donnée, par l'Union des Colonies étrangères, au profit des Victimes de la guerre, le 6 juin, en l'église suédoise de la rue Guyot. La recette en sera consacrée à la rééducation des mutilés de la guerre dans les écoles spéciales.

Organisée par la section suédoise, cette manifestation charitable est placée sous le patronage des sous-secrétaires d'Etat aux Beaux-Arts et au Service de santé et du comte Gyldenstolpe, ministre de Suède. Le succès en est assuré par le gracieux concours promis par : MM. Jean Richépin, de l'Académie française ; Saint-Saëns, Widor, de l'Institut ; G. Fauré ; Mmes Cécile Sorel, Mary Garden, Madeleine Roch, Henriette Rénié, Hilda Roosevelt, MM. Albert Lambert, Blanc, Jeissier, etc., etc.

L'hymne *Honneur à l'Amérique*, du maître Saint-Saëns, sera exécuté pour la première fois et conduit par le célèbre compositeur.

— La comtesse de Duranti donnera, le samedi 9 juin, deux heures et demie, au théâtre du Colisée, une matinée au profit de l'œuvre si intéressante : les Aveugles de la guerre, de M. Brioux, avec le concours de Mmes Bartet, Baillac, Violet, Mistinguett, MM. Bastia, Chevalier, etc., etc.

Quête et programmes au profit de l'œuvre.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— S. M. la reine mère, accompagnée de la duchesse Sforza Cesarini et du duc de Belgioioso, a visité l'Exposition garibaldienne des Thermes de Diocletien. La souveraine a été reçue par le marquis Giorgio Guglielmi et les membres du comité d'organisation, qui fut très vivement félicité.

— Avant-hier a eu lieu, dans les jardins de l'ambassade britannique, à Rome, la Foire des Alliés, organisée par lady Rodd. Toute l'aristocratie romaine, le corps diplomatique et les notabilités de la société s'étaient rendus à cette manifestation de bienfaisance, qui fut tout à fait réussie.

— M^e Theodor, le bâtonnier de Bruxelles, avant de quitter l'Italie, a rendu visite à S. A. R. la princesse Marie Josepha de Belgique, qui se trouve au Collège du Poggio Imperiale.

— Mme de La Roche-Francis vient de clôturer la série de ses réceptions. Reconnu, le dernier jour : marquise Afan de Rivera Costaguti, princesse Massimo, marquise Marignoli Torlonia, princesse Pignatelli d'Anjou Canaviglia, marquise Siciliano de Rende, marquise Vincentini et ses filles, comte de Salis, ministre de Grande-Bretagne auprès du Saint-Siège ; comte et comtesse Bezzi Scal, princesse et princesse Zunica de Cassano, marquise Passori, duchesse de Montevaccchio, comtesses Luigi et G. Senni, marquis et marquise Cappelli Dragomont, comte et comtesse Faino de Solis Cigni Cravellona, comte Fani et ses filles, amiral et comtesse Barbavara, etc., etc.

— Dans le courant du mois sera célébré, à Milan, le mariage du prince Boncompagni Ludovisi, officier de la marine italienne, avec Mlle Borromeo.

— La comtesse Teresa Alberti Oddone vient de mourir à Saluzzo.

Prise d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 524-12. Bureaux : 9 à 6 heures, dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous force à prior nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

ELLE n'est pas une de ces ardentes jeunes femmes qui, ayant revêtu dès le 2 août 1914 un habit blanc et un voile angélique, se voudraient pour trois mois à l'admiration publique et au soin des blessés. Son zèle a duré. Toute sa vie, elle l'a donnée à « son » hôpital. Depuis le début de la guerre, elle n'a pas pris un jour de distraction, ni même un jour de repos. Levée de grand matin, couchée tard, ne se laissant rebuter par aucune besogne. « Une vraie, celle-là », avait dit le premier médecin chef. Et tous les autres médecins chefs qui se sont succédé ont ratifié ce jugement. Mme X... est une vraie infirmière.

Je l'ai rencontrée avant-hier, comme elle sortait de chez elle, et je lui ai naturellement demandé des nouvelles de l'hôpital, puisque, depuis trois ans, elle ne s'intéresse qu'à l'hôpital.

— L'hôpital, dit-elle, oui... je vais le quitter, l'hôpital!

— Comment, vous ! dis-je, stupéfait.

— Oh ! oui. Nous allons avoir des fiévres, des paludéens. Alors, je préfère m'en aller. Vous comprenez, les malades, ça ne m'intéresse pas.

Je ne lui ai pas demandé pourquoi ; je ne le sais que trop. On se grandit à soigner un blessé ; on se diminue à soigner un malade. Cette besogne est bonne pour des mercenaires, voilà ce qu'elle voulait dire avec son « vous comprenez ».

Ainsi, ce qu'elle a cherché, depuis trois ans, cette femme qu'on a vue admirablement dévouée, ce n'était pas d'apaiser une souffrance, mais une belle souffrance, une souffrance parée de gloire. Derrière le blessé gémissant sur son lit étroit, elle discernait la ligne blanche de la tranchée champenoise, le grondement du canon, le reflet d'un drapeau, le tragiique soupir des mourants. Elle voyait le drame éclatant. Mais sur le visage bronzé du pauvre homme qui tremble la fièvre des marais, elle n'aperçoit rien que la maladie sordide et basse ; son cœur se refuse à un humble dévouement ; il faut des accessoires à sa pitié.

Hélas ! c'est humain jusqu'au point d'être inhumain. Elle n'a pas senti que les malades de la guerre, ce sont des blessés aussi. Sur le champ de bataille, on ne risque pas seulement l'éclat de shrapnell ou la balle de mitrailleuse, on risque la mauvaise fièvre qui dessèche la peau et creuse les yeux, la pneumonie qui tue aussi bien qu'une marmite. Pour ces « blessures » là, on ne regoit ni palme, ni étoile, mais on mérite une même compassion.

— Madame, retournez à l'hôpital. Il faut qu'il vous trouve, si on l'y amène quelque jour, ce jeune soldat tout brillant de jeunesse qui repartait tout à l'heure pour le front et me disait : « Blessé, ça m'est égal ; mais malade !... » Pourvu que je ne tombe pas malade sur le « front ! »

Louis LATZARUS.

Irredente

— C'était au cours de la saison d'hiver 1913-1914. Un chapelier des boulevards recevait fréquemment la visite d'un commissionnaire en chapeaux autrichiens : les feutres, velours, qui faisaient alors fureur, surtout parmi les chasseurs. Un jour, notre chapeleur monte chez le commissionnaire, rue de Paradis, et voit, sur la cheminée, un superbe buste de François-Joseph.

Le 2 août 1914 arrive.

Le commissionnaire s'en va.

Des mois passent. L'Italie entre en guerre.

Le commissionnaire reparait.

— Comment ! s'exclame le chapeleur, vous ici ? Je vous croyais Autrichien.

— Mais non, mais non : irredente. Je suis du Trentin.

Un instant le chapeleur réfléchit, puis il demande :

— Que penseriez-vous des sentiments français d'un Alsacien qui aurait exposé sur sa cheminée le buste de Guillaume II ?

Le chapeleur n'a jamais revu le commissionnaire.

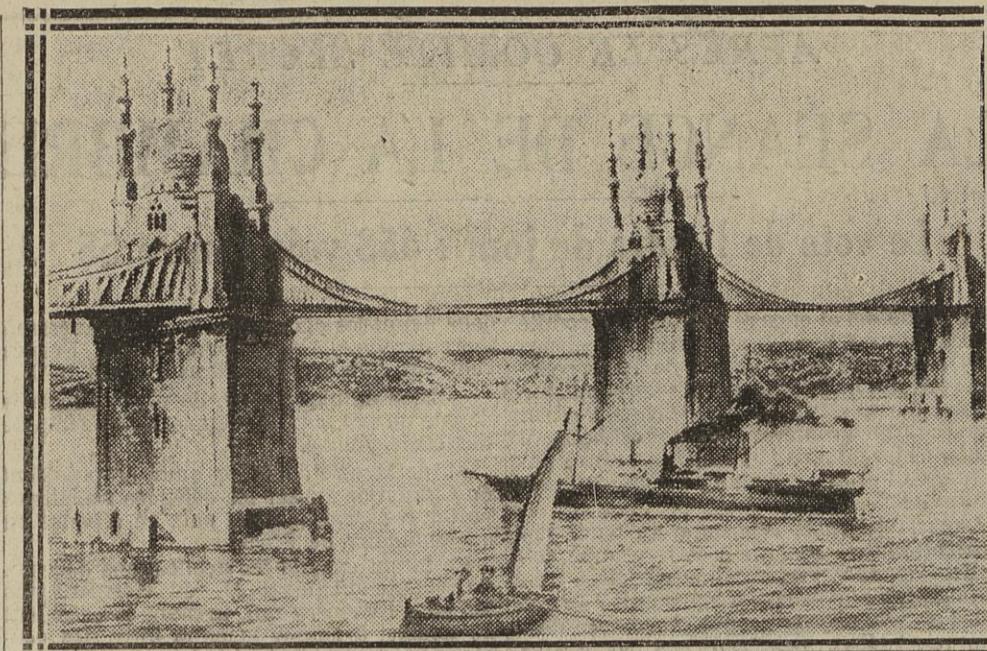
Un pont sur le Bosphore

— Lorsque le génie d'Hindenburg aura permis aux Allemands de constituer la Mitteleuropa, et que les trains iront directement de Berlin à Constantinople, faudra-t-il donc qu'ils s'arrêtent là ? Ne pourront-ils continuer leur route vers la Turquie d'Asie, la Perse et les Indes ?

Un seul petit empêchement apparaît aux yeux des pangermanistes : c'est le Bosphore.

Et les pangermanistes ne sont pas gens à se laisser arrêter par un déroit. Le Bosphore ? On jettera un pont sur le Bosphore.

Déjà les plans sont établis, et le dessin



COMMENT LA "KULTUR" MENAÇAIT DE SABOTER LE BOSPHORE

tracé. On peut voir comme il est joli. Chaque pont surmonté d'un dôme à clochetons qui rappelle à s'y méprendre les monuments de saïmouds que certains charcutiers trop fidèles à la tradition exposent, aux jours gras, à la devanture de leur boutique.

On a vu déjà un monarque s'arrêter sur la rive du Bosphore, et en mesurer dédaigneusement l'étroitesse. Il balança, dit-on, entre deux partis : faire boire l'eau par ses cheveux, ou jeter un pont. Ayant réfléchi, il se décida pour le pont. Le Bosphore se facha et brisa le pont. Sur quoi Xerès se facha à son tour et fit battre le Bosphore avec des fouets.

Le Bosphore doit être bien inquiet à l'heure présente. Il sent venir la raclée.

L'INUTILE PERMISSION

Les soldats n'envient pas toujours le Parisien.

J'allais quitter le restaurant, samedi dernier, à neuf heures vingt, lorsque je vis entrer un jeune sous-lieutenant imberbe dont la croix de guerre, déjà patinée par le temps, mettait une tache sur un dolman trop neuf.

Comme le maître d'hôtel faisait quelques difficultés pour le servir, à cette heure insuite, il fit demander le gérant et obtint assez rapidement de lui la grâce de ne pas mourir de faim.

— J'ai déjà été chassé de plusieurs restaurants, nous dit-il. Sous prétexte qu'on fermera une demi-heure après, on vous refuse l'entrée à partir de neuf heures, et l'on se sent alors, à Paris, plus isolé du monde qu'au beau milieu du désert. J'ai pourtant l'habitude de boucler des repas en quelques minutes. Je n'ai pas de chance aujourd'hui. Je profite d'une permission de vingt-quatre heures pour venir me faire plaisir.

Le malheur est que les fruits, stupides et révoltés, mûrisse à leur heure, comme si M. Violette et ses hésitations n'existaient pas. Les cerises sont à point ; les fraises sont presque trop avancées. Alors ?

— Si les fraises et les cerises d'un côté, M. Violette de l'autre, continuent de ce train, lorsque nous aurons du sucre pour les confitures, nous n'aurons pas de fruits pour les confitures. C'est ennuyeux.

Tout au contraire de notre pain, qui est trop complet, nos confitures risquent de devenir très incomplètes...

LE PONT DES ARTS

Hier s'est ouverte, à la mairie du 6^e arrondissement, place Saint-Sulpice, une exposition d'artistes patriotes (souvenir de la guerre), peintures par les élèves de nos écoles d'art décoratives. Seulement, il prend le temps d'exécuter sa promesse... : c'est tout naturel et nous sommes un peu habitués à cela.

Le malheur est que les fruits, stupides et révoltés, mûrisse à leur heure, comme si M. Violette et ses hésitations n'existaient pas. Les cerises sont à point ; les fraises sont presque trop avancées. Alors ?

— Si les fraises et les cerises d'un côté, M. Violette de l'autre, continuent de ce train, lorsque nous aurons du sucre pour les confitures, nous n'aurons pas de fruits pour les confitures. C'est ennuyeux.

Tout au contraire de notre pain, qui est trop complet, nos confitures risquent de devenir très incomplètes...

LE VEILLEUR.

Sir George Houston Reid, qui fut gouverneur d'Australie, publie sous ce titre : *Mes souvenirs*, un livre sur ce pays, qu'il connaît mieux que personne. Il parle de ses côtes fertiles, de ses îles ultra-européennes, de sa civilisation avancée, de tout cela qui fait comme une ceinture autour des terres intérieures, vierges et intangibles, et qu'il définit ainsi : « Une ceinture de désert, de secheresse et d'espace ». Que d'autrait pourtant dans cette évocation sinistre !

Nous croyons savoir que M. Julien Benda, dont collaborateur J.-J. Brousson louait l'autre jour « le petit vin ironique et gaillard », prépare une série de dialogues philosophiques sur la guerre. Dans l'un d'eux, paraît-il, un interlocuteur entreprend de montrer que la guerre actuelle, au fond, ne saurait intéresser un esprit philosophique... Voilà une bonne occasion pour M. Crispin-Benda de faire jouer ce que J.-J. Brousson appelle son « bilboquet » intellectuel, en ajoutant d'ailleurs que ce bilboquet est d'ivoire.

LE VEILLEUR.

par Gibson

LA BONNE CULTURE



Labour de printemps

Mardi 5 juin 1917
ES CONTES D'EXCELSIOR

CHARLEQUINE

PAR
ADRIEN VELY

Elle s'appelait Charlequine. Ce nom n'était point celui que lui avaient donné ses parents. Ce n'était pas davantage un nom d'emprunt, car elle n'aurait vraisemblablement pu l'emprunter à personne. C'était plutôt ce que l'on appelait, en temps de paix, un nom de guerre. Quand on lui demandait la raison pour laquelle elle l'avait choisi, elle répondait :

— Parce qu'il n'est pas à la portée de tout le monde... Et puis, c'est un nom historique.

Elle commettait évidemment une erreur. Mais il était trop long, en même temps que très inutile, de chercher à la lui faire reconnaître. Car je m'aperçois que j'ai oublié de vous dire que Charlequine était bête... bête, oh ! mon Dieu, autant qu'elle était bête délicieusement. Au café, où elle venait souvent s'asseoir près de nous pendant que nous jouions au jacquet ou au bridge, nous prenions plaisir à l'entendre exposer et développer ses aperçus sur la vie. Ils ne manquaient pas, en général, d'une certaine stupidité. De notre côté, nous n'hésitions pas à lui énoncer les énormités les plus stupéfiantes, et nous n'éprouvions aucune peine à lui en faire admettre la réalité. C'était même, je dois le

AU TEMPS DU TSARISME

SOUVENIRS d'une Ambassadrice

111

La mission du prince Lobanof. — Un mot du tsar : « Je ne savais rien... Plaignezmoi... » — Félix Faure et les petites grandes-duchesses. — Les abus de la noblesse. — Un prédecesseur du moine Raspoutine. — La belle Italienne. — Les préparateurs de la désorganisation.

— A la bonne heure ! s'écria Molesquin. Il y a du progrès !

— Ma foi, oui, répondit la délicieuse enfant... Je ne sais pas si ton qual des Orfèvres y est pour quelque chose, mais le fait est que je commence à me faire entendre...

— Comment ! Tu y es donc allée ?

— Mais naturellement.

— Oh ! raconte-nous ça !

— Eh bien, vrai, pour une drôle de boîte, c'est une drôle de boîte !... Figure-toi que je trouve là un vieux bonhomme qui avait l'air assez gentil... Seulement, comme intelligence, tu sais... Enfin, il était plutôt bête... D'ailleurs, tu vas te rendre compte... Je fais comme tu m'avais recommandé... Je lui indique par signes que j'ai perdu ma voix... Ah ! si tu avais vu comme il me regardait !... Il en avait les yeux tout ronds !... Moi, je continuais à lui faire signe... Alors, le voilà qui se lève, qui s'en va, et qui revient avec tout un assortiment de parapluies... « C'est-il là-dedans ? » qu'il me demande... Quelle huitre !... Je lui fais signe qu'il y a erreur, et je recommande à me toucher le cou du doigt... Il repart, et il rapplique avec des sacs, des mouchoirs, des gants, des corssets... On ne se comprenait pas du tout... Il était un peu bouché... Finalement, il me dit : « Ma foi, madame, je vais chercher un de ces messieurs... Vous vous expliquerez avec... »

— Ça devient passionnant ! proféra Molesquin... Continue, Charlequine, continue !

— Au bout de quelques instants, il repartait avec deux types très bien, l'un grand, brun, barbu, l'autre petit, blond, rasé, avec un monocle... Et il leur explique comme ça :

— C'est cette dame qui est muette.

— Tu penses si je bondis !... Je veux rire... Naturellement je ne peux pas... Alors je tâche de faire saisir aux deux messieurs qu'il faut qu'ils s'approchent, tout près, aussi près que possible... Ils se penchent tous les deux vers moi, très poliment, et je leur confie dans le tuyau de l'oreille comme quoi j'ai perdu ma voix, et tout ce qui s'ensuit, que c'étaient des amis qui m'avaient envoyée, et cetera !

— A la bonne heure ! ponctua Molesquin... Et, dis-moi, Charlequine... quel effet leur a produit ta confidence ?

— J'avoue qu'ils ont eu l'air un peu estomaqué... C'est peut-être bien parce qu'ils avaient cru, d'abord que j'étais muette... Ils se sont reculés un peu, en me tournant le dos, pour échanger des réflexions...

— Une vraie consultation, ce me semble...

— Oui... Ça devait être deux médecins du bureau... Et puis, après avoir causé, ils sont revenus de mon côté... Ils étaient graves, graves !...

— Le fait est qu'il n'y avait pas de quoi rire !...

— Je te crois... Le grand barbu s'est adressé alors à moi, très respectueusement :

— « Nous avons pris note de votre déclaration... On va faire des recherches... »

— Est-ce que ce sera long, docteur ? que j'interroge... »

— Nous ne pouvons rien vous dire de précis, ajoute le petit blond à monocle... Ça dépend... Quelquefois ça va très vite... Quelquefois il faut attendre... En tout cas, en ce qui concerne votre extinction de voix, si, d'ici un an et un jour, personne ne l'a réclamée, vous pourrez la garder : elle sera à vous. »

— Eh bien, est-ce clair ? fit triomphalement Molesquin.

— Pas tant que ça ! répondit Charlequine... Mais, tu sais, avec tous ces médecins, il ne faut jamais leur demander trop d'explications... Et puis, j'étais tout de même contente, parce qu'ils avaient été bien aimables...

Et elle conclut, avec un regard reconnaissant vers Molesquin :

— D'ailleurs, ça va déjà beaucoup mieux !

Adrien VELY.

LES THÉATRES

La générale d'aujourd'hui. — Elle aura lieu cet après-midi à la Comédie-Française qui présente la nouvelle pièce de M. Henry Bernstein dont nous avons parlé.

L'Elévation sera donnée demain, à 2 heures, en matinée de gala, au profit des ambulances de S. M. la reine de Roumanie. La première attira mercredi soir.

Voici la distribution de ces trois actes :

MM. Féraudy, le professeur Corsetier ; Paul Mouquet, le professeur Courtin ; George Grand, Louis de Genois ; Denis d'Inès, Jules René Roche, Jacques Courtin ; Mmes Pierson, Mme Corsetier ; Piérat, Edith Corsetier ; Maillé, Germaine Ledru ; Berthe Boy, Sabine Bontard ; Suzanne Devoyod, Mme Gilquin ; Jane Faber, Odette Hamon ; André de Chauveton, Blanche ; Emiliusse Dume, Mme de Sauvageon ; M. Chataz, un infirme.

L'Opéra-Comique au Petit-Palais. — Jeudi, au Petit-Palais, l'Opéra-Comique donne le programme suivant, à 3 h. 30 : *La Tosca* (2^e acte), de Puccini, avec Mme Mad. Mathieu, MM. Lheureux, Ghasne, Rosset, Mesmaeker ; *Mignon* (air de Philine), Mme Félix Litvinne ; *Mon Credo*, de Widor ; *Berceuse* (chanson), de Gret ; *Mireille* (sélection), de Gounod (Mme Brothier, M. de Gruy, Mme Lyse Berty, *La Petite Bretagne* et Jean-Pierre, Au piano : M. Bastin).

Odéon. — Hier soir, M. Grétilat prenait possession du rôle de Louis Ipanoff dans *Fédora*, L'excellent artiste a su mettre ad-

mirablement en valeur toute l'autorité de ce personnage dramatique et a remporté aux côtés de Mme Jeanne Rolly un succès très vif et très mérité.

Antoine. — Le théâtre Antoine annonce pour le 11 sa clôture annuelle. Il donnera avant de fermer ses portes six représentations du *Marchand de Venise*, dont une matinée dimanche prochain.

Bouffes-Parisiens. — Un à-propos de M.

Albert Willmelm : « Où allons-nous ce soir ? » MM. Delivry et G. Barral, interprétés par MM. Delivry et G. Barral, Miles Degratal et Hébert, précède aux Bouffes-Parisiens les trois comédies nouvelles de M. Sacha Guitry.

Trianon-Lyrique. — Demain soir mercredi, à 8 h. 30, le *Cloître*, la *Comtesse d'Escaignas*.

Opéra-Comique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Carmen*.

Opéra-Saint-Martin. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Flambée*.

Nouvel-Ambigu. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Marchand de Mille Bélemons*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, trois comédies nouvelles de Sacha Guitry.

Gymnase. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Volonté de l'homme*.

Théâtre-Saint-Martin. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame et son Filleul*.

Palais-Royal. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame et son Filleul*.

Antoine. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Marchand de Venise*.

Gaîté-Lyrique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Voyage en Chine*.

Trianon-Lyrique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Mascotte*.

Nouvel-Ambigu. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Flambeau*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, trois comédies nouvelles de Sacha Guitry.

Réjane. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Athènes. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Famille du brossieur*.

Apollo. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fiancée du lieutenant* (Marielle Suily et R. Villot).

Edouard-VII. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fête nautique*.

Porte-Saint-Martin. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fête nautique*.

Femina. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Femina-Revue*.

Grand-Guignol. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Poison noir*, *l'Angélus*.

Théâtre-Michel. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Féerie*.

Scala. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Ballade de logement*.

Marigny. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Revue*.

Sonate n° 1, piano et violon (Schumann) : Trios n° 1 (Mendelssohn) ; Pièces de piano (Chopin, Debussy).

Cet après-midi :

Théâtre-Français. — 1 h. 1/2, répétition générale de *l'Élévation*, de M. Henry Bernstein.

Ce soir :

Opéra. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Hamlet*.

Théâtre-Français. — 7 h. 45, *le Cloître*, la *Comtesse d'Escaignas*.

Opéra-Comique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Carmen*.

Opéra-Saint-Martin. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame et son Filleul*.

Opéra. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame et son Filleul*.

Antoine. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Marchand de Venise*.

Gaîté-Lyrique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Voyage en Chine*.

Trianon-Lyrique. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Mascotte*.

Nouvel-Ambigu. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Flambeau*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, trois comédies nouvelles de Sacha Guitry.

Réjane. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Athènes. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Famille du brossieur*.

Apollo. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fiancée du lieutenant* (Marielle Suily et R. Villot).

Edouard-VII. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fête nautique*.

Porte-Saint-Martin. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Fête nautique*.

Femina. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Femina-Revue*.

Grand-Guignol. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Le Poison noir*, *l'Angélus*.

Théâtre-Michel. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *Féerie*.

Scala. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Ballade de logement*.

Marigny. — Relâche, jeudi, 7 h. 30, *La Revue*.

CINÉMAS

Gaumont-Palace. — Relâche.

L'ARMÉE COLONIALE AU GÉNÉRAL GALLIENI



LA PLAQUE APPOSÉE SUR LE TOMBEAU DU GÉNÉRAL, A SAINT-RAPHAËL

Une cérémonie touchante vient d'avoir lieu au cimetière de Saint-Raphaël, où repose le général Gallieni. L'armée coloniale, qui a conservé le culte de ce grand soldat, a fait apposer sur son tombeau une plaque, due à M. Falize, et qui perpétuera, gravée dans le bronze, alors que la phrase brève et magnifique qui terminait son appel à la population parisienne, alors que l'ennemi menaçait les abords de la capitale, le 3 septembre 1914 : « Jusqu'au bout ! »

LES LIVRES

La CLIQUE (1915-1916), par Jean Richepin, de l'Académie française.

LE CONTE DE LISLE. ESQUISSE D'UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE, par Désiré Toupance.

Il ne faut pas mêler les torchons avec les serviettes... C'est son droit. Voltaire, lui, en raffolait, et aussi Mérimée, et aussi Anatole France, qui n'aime, dans l'histoire, que les anecdotes. Ainsi, M. Désiré Toupance ne perdre ni son temps à raconter les déboires du jeune Leconte de Lisle, étudiant, sa jeunesse fourbier et sa vieillesse de fonctionnaire.

Et ce débordant de l'argot militaire, le peloton composé de clairons et de tambours. Cette glorieuse clique-là, nous explique l'ancien enfant de troupe, élève tambour du 82^e de ligne, Jean Richepin, vient noblement du verbe *cliquer*, d'où sont issus aussi *cliquer*, *cliqueter*, *cliquetus...*

Et, de fait, il règne, dans cet étrange recueil d'articles, un furieux *taratata* ! Ce qui m'échappe, c'est qu'on puisse tant étudier sans se consumer. Feu M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Notre conférencier national, Jean Richepin, est lyrique de ses familiers : j'en ai peur. Je ne sais, en effet, sur quel rythme et de quel ton il réclame à sa Nicole aubrue sa robe de chambre pour pourpre surtiente et ses pantoufles de velours cramoisi... Mais je suis bien assuré que la phrase est cadencée et imagée. All ! que de fleurs, de fleurs artificielles, dans cette illustration !

L'ennuyeux de cette sublimité continue, c'est qu'on finit par n'y plus prendre garde. Rien ne ressemble plus à un gueux que l'éternel endimanché.

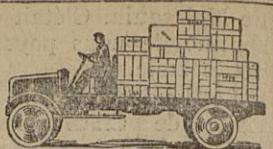
Jean



POIDS LOURDS AUTOMOBILES
La Marque "ATLAS"
Rue Alphonse-de-Neuville, 28, Paris

EXCELSIOR

GROS CAMIONS AUTOMOBILES
La Marque "ATLAS"
Rue Alphonse-de-Neuville, 28, Paris



DEUX EXPLOSIONS A AUBERVILLIERS : ELLES N'ONT HEUREUSEMENT TUÉ PERSONNE



L'EMPLACEMENT DES DEUX USINES DONT L'EXPLOSION A RAVAGE LE TERRAIN ET CAUSÉ POUR 700.000 FRANCS DE DÉGATS

A 3 h. 50 exactement, hier matin, une forte explosion, entendue de Paris, s'est produite à Aubervilliers. Elle fut suivie, cinq minutes plus tard, de deux autres. Deux usines où l'on fabriquait des explosifs venaient de sauter. Entourées de terrains vagues, elles étaient

situées en contre-bas, entre le canal de Saint-Denis et la voie ferrée de Paris à Soissons. Bientôt l'incendie faisait rage et les pompiers eurent beaucoup de mal à le circonscrire. Il y a de graves dégâts, mais on n'a heureusement déploré aucun accident de personne.

UN CONSEIL DES MINISTRES BRÉSILIENS AU PALAIS DE LA PRÉSIDENCE



M. WENCESLAO BRAZ, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL, ENTOURÉ DE SES COLLABORATEURS RÉUNIS EN CONSEIL

En décrétant l'utilisation des navires allemands, le Président de la république du Brésil a sensiblement rapproché son pays de l'Entente. Voici, en conseil des ministres, assis de

gauche à droite : M. José Bezerra, ministre du Commerce et de l'Agriculture ; le général Caetano de Faria, Guerre ; MM. Carlos Maximiliano, Justice et Instruction publique ; Nilo Peçanha, Affaires étrangères ; Wenceslao Braz, Urbano Santos, vice-président ; amiral Alencar, Marine ; Pandia Calogeras, Finances ; Tavares de Lyra, Travaux publics.

PASSEZ L'ÉTÉ à

CHAMONIX au pied du MONT-BLANC

et de ses incomparables Glaciers

14 heures de Paris - Haute-Savoie (FRANCE) - Trains directs

LA REINE INCONTESTÉE DES STATIONS ALPES FRANÇAISES

CURE D'AIR ET DE REPOS

Les plus belles Excursions, Tous les Sports, Casino

SAISON 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Pr renseign. et Guides illustrés, s'adresser au Syndicat des Hôteliers

QUO VADIS ?
Retenir une table chez ALBERTI, au GRAND CAFÉ,
44, Bd des Capucines, 1, rue Scribe. Tél. Central 33-47.
DÉJEUNER, 7 fr. DINER, 8 fr. au vin de Vouvray. Au Grill-Room.

10c BOUILLON **10c**
FOURNIER
Dépot Central, 184, Rue Sainte - Marseille

Les Corsets de A. Claverie

(Toujours établis sur mesure)
procurent une ligne idéale ainsi qu'une aisance parfaite grâce à la supériorité de leur coupe essentiellement anatomique et élégante. Voir dans les salons de A. Claverie 234, Faubourg Saint-Martin (à l'angle de la rue Lafayette), ses corsets de toilette ainsi que ses gaines et ses ceintures en nouveau tissu élastique ajouré.

TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE,
œur, foie, reins, vessie et toutes maladies réputées incurables.
Livre d'or et Attestations franco. — Écrire :
TISANES POULAIN. 27, r. St-Lazare. Paris

S'US ACHETEUR pianos droits Erard, Pleyel,
Gaveau, etc. A. Cros, 2, q. Bois, Cette (Hér.).

HARRIS, détective privé
34, rue Saint-Marc. — Téleph. Centr. 84-51, de 9 à 6 h. Renseigne sur tout et débrouille tout.

Le 16 juin 1917, à 2 h., quai Vauvry, 165, à Paris
VENTE aux ENCHÈRES
de 335.650 kil. de DÉCHETS DE CHIFFONS
Visibles 5 jours avant

"EXCELSIOR SUR LE FRONT"

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoie gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

CAPSULES
DE
MORRHUOL
CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES